

La Cause Littéraire

Servir la littérature

21 août 2013

<http://www.jacauselitteraire.fr/expo-le-maitre-fou-une-peinture-d-amour-et-de-mort-andrew-gilbert>

Expo "le Maître Fou" : Une peinture d'amour et de mort, Andrew Gilbert

Expo "le Maître Fou" : Une peinture d'amouret de mort, Andrew Gilbert



Une peinture d'amour et de mort, Andrew Gilbert, le Blanc et le Noir, Galerie Polad-Hardouin, 86 rue Quimcampoix 75003 Paris

« Et quand il se réveillait, tout était à recommencer. Cela n'aurait jamais de fin. Cela ne finirait jamais. C'était peut-être cela que ces chants avaient toujours voulu signifier ; peut-être ces chants ne menaient-ils pas les Noirs au ciel, mais poussaient plutôt les Blancs en enfer » (James Baldwin, Face à l'homme blanc)

Il y a presque une tendresse de la part d'Andrew Gilbert à évoquer, à travers le médium des arts plastiques, un pan de l'histoire coloniale la plus honteuse ; celle d'avoir pensé une hégémonie occidentale au nom d'une civilisation unique, réduisant l'Afrique, entre autre, en l'infériorisant, à sa part la plus petite, celle de femmes et d'hommes sous le joug, reniés, opprimés, massacrés. J'ai eu un choc en découvrant chez Polad-Hardouin, grande galerie du 3ème arrondissement de Paris, les peintures colorées, sur papier beige, d'un jeune artiste écossais né en 1980, qui a fréquenté les écoles d'art d'Edimbourg.

Les tons caramel, chocolat, onctueux, se strient et se lacèrent de rouge, de rose, où le blanc éclate comme un coup de canon. Cela tient de la farce féroce. Andrew Gilbert dépeint une parodie effrayante des masques d'Ensor, une danse macabre d'idoles dégoulinantes de sang à têtes de mort. Il y a du graffiti, des scarifications rituelles, des peaux de bêtes, des décorations, des tartans et des drapeaux, des personnages éclaboussés sur bleu, blanc, rouge, des sculptures Dogon, des statuettes du Bénin, des masques du peuple Sénoufo. Ce brassage des mythes est réalisé avec des techniques picturales très libres – taches multicolores, coulures, insertion de

l'héraldique –, sur l'or des armes et le métal des clous des personnages crucifiés parfois, travaillés en épaisses couches ocres.

Le titre de l'exposition, *Les Maîtres fous*, s'inspire sans doute du film célèbre de Jean Rouch, que j'ai revu d'ailleurs il y a peu. Des ouvriers africains, au Ghana, en 1957, rentrent en transe, expurgent une souffrance terrible au travers d'une danse cathartique mystérieuse qui mime le Blanc, l'envahisseur. L'écume à la bouche, la bave de la maladie, la déjection blanche rejetée par la bouche des « maîtres-fous » reste une des scènes les plus impressionnantes du cinéma-vérité. *Vomito blanco* aurait dit Abdelkébir Khatibi qui écrit et dénonce la violence du conflit israélo-palestinien et les manipulations occidentales de l'impérialisme, à partir de la référence biblique : « *Parce que vous êtes tiède et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je suis près de vous vomir de ma bouche* » (St-Jean, Apoc., III, 16).

The Mahdi (Soudan 1895), pièce de Gilbert de 100x70cm, m'interpelle d'autant plus que mon père m'a souvent signifié notre appartenance et filiation à ce grand seigneur qui fomenta une révolte contre les anglais à Khartoum. Le peintre le recrée tout vêtu de blanc comme un prophète, le glaive à la main, dressé sous un étendard arborant des inscriptions arabes, déployé au-dessus d'une foule en miniature de soldats britanniques en arme. Toutes les œuvres résonnent des échos du passé, des désastres de la guerre. Des figurines stylisées, des costumes napoléoniens et des colons décapités jonchent les fonds de couleur châtaigne de façon presque joyeuse dans cette peinture de simulacre et de dénonciation des empires coloniaux.

Andrew Gilbert, de manière intelligente et fraîche, revisite une symbolique nobiliaire, et sous couvert d'un kitch anglais, renoue avec la tradition picturale, puise à ses racines les plus explicites et les plus inventives – ici Nolde ou Dix – loin des représentations glacées à la mode, d'un style post-pop, dont l'excès nuit et fige parfois les thèmes et les sujets en objets de consommation. L'artiste s'autorise une fantaisie qui touche au genre, à l'ethnocentrisme, en les détournant. Mais la peinture est un ornement qui embarque la vision, enrichi d'une ossature, le dessin ici présent, comme le blason, petite pièce descriptive – éloge ou blâme –, des êtres et des objets.

Yasmina Mahdi